

**Les "Jeunes Algériens" ou l'engagement de l'élite pour le
renouveau. Le cas de Benali Fekar. Analyse discursive**

**The "Young Algerians" or the commitment of the elite for
renewal. The case of Benali Fekar. Discursive analysis**

El Hassar Abdelkader Salim *

Université Abou Bekr Belkaid, Tlemcen- Algérie

Received : 15/03/2018	Accepted : 16/11/2018	Published : 31/12/2018
------------------------------	------------------------------	-------------------------------

Résumé : L'histoire de l'Algérie est loin d'être décryptée et des pans entiers de son passé encore très mal étudié, n'ont pas encore livré tous leurs secrets. De l'histoire moderne de l'Algérie, la période située entre la fin des insurrections populaires et la naissance du nationalisme reste la moins connue. Elle n'a mérité que très peu d'attention de la part des historiens. De cette période de l'histoire moderne de l'Algérie, le mouvement des jeunes Algériens en est un des événements les plus marquants, un de ses moments les plus forts. Les enjeux de ce mouvement qui offre un tableau vivant de personnalités avec leur trajectoire intellectuelle et politique, et d'un passé encore méconnu. Ce passé mérite d'être étudié et davantage encore exploré pour une nouvelle pensée politique. Ce mouvement eut ses hommes dont le rôle n'a pas été si minime dans l'éveil de la conscience nationale.

Mots clés : « Jeunes Algériens », discours politique, Benali Fekar, engagement, modernité.

Abstract : The history of Algeria is far from being decrypted and parts of its past still poorly studied, have not yet delivered all their secrets. Of the modern history of Algeria, the period between the end of popular insurrections and the birth of nationalism remains the least known. It has received very little attention from historians. From this period in the modern history of Algeria, the Algerian youth movement is one of the most significant events, one of its strongest moments. The stakes of this movement that offers a living picture of personalities with their intellectual and political trajectory, and a still unknown. This past deserves to be studied and further explored for a new political thought. This movement had its men whose role was not so minimal in the awakening of national consciousness.

Keywords : "Young Algerians", political speech, Benali Fekar, commitment, modernity.

* Auteur correspondant: couleursandalouses@hotmail.com

Introduction :

Les dures années de la présence militaire coloniale furent un moment de grande réflexion. Le rêve de la modernité était déjà là, présent dans l'esprit de l'élite incarnant la nouvelle Algérie, une modernité visant le progrès de la société en vue de sa libération. Cette modernité était certes, déjà dans l'esprit de l'émir Abdelkader qui rêvait d'un état moderne en mettant en place les jalons d'institutions de ses premiers fondements. Le héros national était certes fortement préoccupé par les retards accumulés du fait d'une longue présence ottomane, peu productive en Algérie.

Les questions liées à l'acquisition des droits, des libertés, du savoir, furent ensuite, au cœur de la prise de conscience intellectuelle et politique des Algériens de la frange de la première élite formée à l'école franco-arabe et de leurs aînés parmi d'autres personnalités les plus en vue, telles : Abdelkrim Medjaoui et son fils Abdelkader (1843-1914), Si M'hamed Ben Rahal (1850-1928), Cadi Choai b ibn Abdeldjelil (1840-1927)...

Ainsi, notre essai se veut d'offrir quelques éléments de base à l'approfondissement de ce moment à la fois politique et intellectuel de résistance de l'élite qui considérait être investie indirectement d'une mission nationale. Le but de notre travail est de faire revivre ce moment de la jeunesse algérienne portée par le désir de renouveau et dont le chemin sera orienté vers à la fois le passé en fidélité aux valeurs ancestrales et la modernité d'où, elle cherchera à emprunter les armes de la renaissance.

Dans ce travail, nous accorderons une place privilégiée à l'analyse des contenus accordés aux concepts de progrès et de modernité par l'élite algérienne enfin, à expliquer pourquoi la motivation de ces choix déterminants de l'avenir comme facteurs d'émancipation à la fois politique et culturelle. Au delà de la modernité, il y a aussi d'autres sujets interpellant l'esprit nouveau des intellectuels et hommes politiques à l'entrée du XX^{ème} siècle et qui seront abordés, parmi lesquels, cette notion qui a soulevé tant de polémiques et dont on a besoin de connaître du véritable sens, en la plaçant dans la réalité du moment où il était dangereux de prendre le parti contre le pouvoir colonial. L'œuvre de Bénali Fekar est ainsi très utile pour nous offrir, une clef à la lecture de tous les termes ayant fait partie, du lexique du discours politique de l'époque : « *assimilation* », « *émancipation* », « *évolution* » ... qu'il faut dépoussiérer, à partir des sources locales.

C'est l'environnement difficile de la colonisation qui les a induit naturellement, mais avaient-ils le même sens dans les deux camps, algérien et colonial ? Ces concepts lancés par des

indigénophiles métropolitains ont-ils le sens qu'on leur attribue trop souvent ? Ces concepts sont tout fait hors des champs, sémantique et politique, dans lesquels beaucoup d'historiens ont voulu les contenir. C'est à quoi nous tenterons d'y répondre. Sans doute que dans le contexte d'une domination, les notions prennent un autre sens par rapport à celui, droit des mots, loin de certaines appréciations unilatérales. Les « Jeunes Algériens » n'étaient certes pas dans l'erreur de croire que la France coloniale envisageait de faire mieux pour les Algériens à cette époque et cela, même s'ils ne cherchaient pas, par pure stratégie, à se replier dans une position hostile à son égard. Pour favoriser la solution de leurs problèmes, ils répétaient qu'il était temps de fonder une entente sur le respect des intérêts des Algériens. Voilà autant de questions dues à la complexité des termes et qui, dans l'environnement de cette prise de conscience, méritent une nouvelle réflexion, et un effort nécessaire de connaître et de comprendre.

Pour étudier cette période infiniment riche, nous avons focalisé essentiellement nos recherches sur l'œuvre des leaders Benali Fekar et son frère Larbi, ces hommes modestes, sans bruit, qui ont servi avec discrétion leur pays. Le premier, dont le métier était celui d'instituteur ; le second, journaliste et écrivain, spécialiste en droit musulman auteur de nombreuses œuvres, vont tous les deux dans le contexte difficile de la colonisation, incarner l'image parfaite de ce mouvement d'expression politique et intellectuelle, en Algérie à l'aube des temps modernes pour l'Algérie.

Les livres ou les écrits de presse des deux frères constituent une manne précieuse d'informations sur différents problèmes de leurs préoccupations politiques. Les belles prestations de Bénali Fekar, lors de conférences et de congrès en France ou ailleurs en Europe, confèrent à ce dernier un statut et un crédit qui contribuèrent à mettre en valeur, sa forte personnalité. Sa vie parisienne et lyonnaise y laissa certes beaucoup de traces dans sa formation et son émergence en tant qu'homme politique, de tendance libérale.

Dans notre travail de recherche, nous avons choisi comme champ d'étude et toile de fond, Tlemcen, cette ancienne capitale médiévale, bimillénaire, au cœur de l'existence de l'Algérie pendant au moins trois siècles, sous les Zianides, et d'où sont natifs Larbi et Bénali Fekar. Dans cette vieille cité l'élite y joua certes, un rôle de première importance pour incarner ce grand combat d'idée et cet engagement politique. Et, pour mieux cerner la portée de cette vieille cité maghrébine dans ce combat, nous évoquerons un peu de son passé en tant que

bastion florissant de la pensée arabo-musulmane dans le Maghreb, au moyen âge arabe, et cela, pour montrer l'influence du passé enfin, le poids de son déterminisme dans le présent.

I- Dépoussiérer les sources locales : *Le sursaut de vitalité politique*

Evoquant le sursaut de vitalité politique créée à Tlemcen sous la férule du mouvement "Jeunes Algériens", de rénovation, l'orientaliste islamisant et ancien directeur de la médersa de Tlemcen, William Marçais (1876-1962), signalait, dans des rapports différents établis à la demande du gouverneur général, « *l'existence à Tlemcen d'un parti du progrès et de la civilisation* » dont le courant était porté vers « *un effort de rénovation islamique factice et limité à quelques rares musulmans* » (Tlemcen, p. 76). Conseillant la prudence, le professeur Doutté (1867-1926), professeur à la médersa officielle, proposait dans un autre rapport « *...de ne pas cristalliser les tendances encore vagues de ce mouvement* et cela, afin d'« *éviter la formation d'un parti dangereux et brouillon s'égarant dans les chimères du panislamisme et poursuivant les rêves stériles de la revanche nationale* » (Ibid, p. 80).

Le directeur William Marçais, un orientaliste connu pour ses nombreux travaux sur l'Islam, second directeur civil de la médersa précisait que « *ce parti du progrès et de la civilisation* » était : « *composé de modernistes nationalistes et ambitieux, parce que préoccupés à mettre en harmonie le Coran et les sciences modernes* ». Il recommandera, lui aussi, aux autorités coloniales de « *diriger discrètement ce mouvement par l'intermédiaire de sociétés d'anciens élèves de la médersa* » (Tlemcen, p. 77). Dans un article publié en 1910 au journal le Temps, Bénali Fekar justifie l'existence de ce courant, sur fond des idées propagées par : « *Le courant panislamiste rêvant d'un Islam universel, vivant et actif, ramené aux premières sources et dégagé des additions qu'y a apporté le cours des siècles* » (Le temps, p. 8).

De nombreux écrivains, dans leurs carnets de voyage littéraire, attestent d'une certaine vitalité dans cette vieille cité entre autres le romancier Henry de Montherland (1895-1972), l'ethnomusicologue Jules Rouanet, l'orientaliste Alfred Bel (1873-1935)... Ils feront allusion à une société « *bien policée* », réagissant contre un système colonial « *inique et conquérant* ». Les « *Jeunes Algériens* » suffisamment instruits dans la langue de l'occupant étaient encore représentés par une frange tout à fait minoritaire qui osa s'exprimer sur la colonisation. Leurs perspectives de rénovation et de modernisation de la société et leur expérience politique n'eurent pas l'impact d'envergure en dehors des cités. Malgré leur petit nombre, l'idéologie

qu'il défendait reposait sur un projet cohérent symbolique d'une renaissance basée sur deux « réformes », l'une religieuse visant la purification de l'Islam par un retour aux sources, l'autre, politique, s'engageant dans la voie de la modernité pour le progrès social et surtout, l'instruction. Le parcours de ces jeunes de la classe des « *effendis* », d'un cercle encore très restreint, fut dur dans un climat de méfiance, et sous le poids d'une chape coloniale, à dessein inébranlable.

Le décret de la colonisation, établissait dans cette cité, le déclin de nombreuses de ses activités artisanales dans les domaines de la dinanderie, les tissages, la tannerie... L'année 1900 sonnait le glas définitif aux dernières corporations de métiers dans cette ville restée majoritairement musulmane et où l'agriculture avait réussi de ce fait, à résister à l'impact de la colonisation européenne de la terre. Sa morphologie urbaine était composée de couches ethniques successives : berbères, arabes, andalous, juifs, ottomans. Elle était restée « *très conservatrice*, disait W. Marçais, *et très obstinée à poursuivre le cours de sa vie traditionnelle, renforcée dans l'orgueil qu'elle tirait de son passé et où les habitants se font gloire d'être de vieux civilisés* » (Tlemcen, p. 79).

Pour les Jeunes Algériens ou Jeunes fez (en référence à leur coiffe rouge) de l'élite engagée en faveur de l'idéal de reprise, le combat revêtit l'aspect d'une réaction face d'une part, à la colonisation et ses blocages et, d'autre part, au conservatisme imposé à la société encore traumatisée et sous le choc, par les chefs religieux et la vieille tradition de la notabilité, maintenant leur autorité morale sur la population. Regardant vers l'avenir, ils avaient pour idéal essentiel, celui de trouver une issue pour faire face à la politique indigène de la France. Par son engagement, la jeune élite ira ainsi provoquer de nouveaux comportements en s'adaptant aux nouvelles exigences imposées par l'évolution politique interne et le progrès du monde moderne. Dans le milieu bouillonnant de la société, elle sera ainsi mêlée à de nombreux évènements de mobilisation dont, la « *hidjra* », en 1911, évènement qui, dans également d'autres centres de départs, a ébranlé le paysage de l'Algérie, forgeant une nouvelle conscience. Le climat social et politique induit par ce mouvement de sédition eut un effet certain sur la prise de conscience de nombreux jeunes dont Messali Hadj (1898-1974), futur leader nationaliste algérien et figure de proue du mouvement indépendantiste au Maghreb. A peine âgé de 14 ans, il était déjà en état de conscience pour « *se précipiter, à la grande mosquée et assister au prêche prononcé, le jour de prière du vendredi, par Djelloul Chalabi, nommé muphti (prédicant né en 1890, mort en 1917) qui a*

rendu, ce jour-là, licite l'exode des Algériens», le pays étant devenu, selon ses observances religieuses, « une terre d'infidélité » (Mémoires de Messali hadj, 1980, p. 103).

C'est dans ce climat d'incertitudes que les premières réactions de l'élite se manifestèrent provoquant la réaction attendue des témoins d'une mentalité séculaire pris encore dans une sorte de ghetto mental et qui n'avaient d'autres propositions que de renforcer la connaissance du dogme à travers une lecture qui était la leur, selon leurs convictions religieuses. Le climat général était partagé entre l'effervescence autour de l'activité des zouias-écoles dont les maîtres restaient en majorité, plongés dans un profond mutisme et le mouvement impérieux, celui des Jeunes Algériens avides d'agir, afin de bousculer les coutumes et délivrer la société traditionnelle des attitudes passives.

Sur cette tranche contemporaine de l'histoire de l'Algérie, l'historien Ch. R. Ageron écrivait dans son livre «Les Algériens musulmans et la France» : «*Tlemcen faisait à cette date figure de capitale religieuse de l'Algérie et le besoin de réformes qui tourmentait la nouvelle génération y prenait très naturellement une forme religieuse ou philosophique*» (1968, p. 231). Les problèmes des droits politiques et civiques, le droit au savoir, l'instruction de la femme, constituent les thèmes majeurs du discours des intellectuels devenus hommes politiques déclinés par l'administration coloniale, comme appartenant à la mouvance des Jeunes Turcs, symboliques de la Jeune Turquie. Ce mouvement de transition va ainsi forger dans son idéologie, les premiers éléments d'une opinion éclairée revendiquant, l'égalité sociale, les droits et les libertés avec en perspective, une société basée sur des rapports plus humains et favorable à l'émergence d'une société, nettement plus ouverte avec cette geste moderne qu'ils vont exprimer à leur façon, par des attitudes, des mots et des idées. Dans la foulée, les plus éclairés de ce mouvement livreront quelques clés à la compréhension des problèmes d'évolution convaincus cependant de la nécessité, d'un travail en profondeur, pour en quelque sorte, une refondation.

A propos de cette mouvance l'orientaliste Jules Rouanet notait, « *Les jeunes algériens cultivaient l'idée nationaliste comme un dogme* » (Dépêche algérienne, 1913, p. 22). Ce mouvement existait certes à travers l'agitation dont il manifestait l'effet dans la réalité, c'est ce que d'ailleurs l'historien Gylbert Meynier relève dans son livre « L'Algérie révélée », en notant : « *Il existe en 1901 à Tlemcen un parti de civilisation et de progrès* » (1982, p. 217). Pour mieux appréhender la similitude du combat des «Jeunes Maghrébins», il est intéressant, de reprendre la définition des Les Jeunes Tunisiens, que donne l'auteure tunisienne Hafsia

Nazli, dans son livre sur les pionniers tunisiens du combat, pour la modernité : « *Mouvement réformateur et laïc, porte-parole des indigènes face au protectorat français. Il naît grâce à un petit groupe autour de Abdeljelil Zaouche et Ali Bach Hamba, inspiré de Kheireddine Pacha et Béchir Sfar. Le mouvement gagne l'appui des Tunisiens ayant suivi une formation en France ainsi que de la part des hommes politiques français de tendance libérale. L'attitude du protectorat à leur égard, oscille entre l'encouragement et l'hostilité* » (2000, p. 133).

II- Les Jeunes Algériens :

Une incursion dans les champs de la parole et du dire politique

Les positions défendues les frères Fekar étaient inhabituelles dans le contexte de l'époque. Elles suscitaient des surprises, des questionnements et bien sûr souvent aussi, des polémiques. Dans son attitude généralement prudente mais fidèle et en constante profondeur, la démarche de Bénali Fekar annonçait les retrouvailles avec la pensée rationaliste et critique de la vieille école philosophique maghrébine, dont Tlemcen, dans son passé, s'était illustrée avec une galerie de penseurs, voir notamment : Abdelkrim al-Maghilli fondateur au 14^{ième} siècle de l'université de Kano, au Niger et d'autres « *Moudjadid(s)* » ou rénovateurs de la foi, Cheikh Mohamed Benyoussef Sanoussi (médecin, grammairien, astrolabiste, mathématicien dont l'œuvre métaphysique sur le « *Touh'id* », l'unithéisme, connut un grand succès, comme l'atteste le grand nombre de copies en circulation, faisant référence à travers le monde musulman, jusqu'en Turquie et en Indonésie), Abi Abdellah Charif al-Hassani dont l'ouvrage réédité à Tunis au début du 20^{ième} siècle connut un vaste intérêt d'étude pour les élèves de Zitouna, dont Cheikh Abdelhamid Ibn Badis...

La pensée politique de Larbi Fekar était d'une verve polémique remarquable et sans précédent, faisant incursion dans le champ de la parole et de l'écrit politique. N'étant point langue de bois, il était interpellé en permanence, face à l'offensive des colons. Il croyait fermement aussi à une entente politique avec la France au même moment où les colons s'étaient efforcés de jeter le discrédit sur tout discours qui va dans le sens d'un compromis. En France, le discours de Bénali Fekar était de parvenir à renforcer les alliances dans les milieux intellectuels métropolitains.

D'une manière générale la mouvance «Jeune Algérie» et son héritage intellectuel du néolibéralisme aurait pu être au centre d'une véritable reviviscence, si ce n'est le peu d'impact de son influence sur la grande majorité de la population. Le livre portant sur l'usure, sa thèse de doctorat en droit, en 1908, dans son ambivalence, sacré – profane, a un côté

politique certain laissant transparaître une volonté intellectuelle rationalisante. Evitant le style purement scolastique il profite pour ébaucher les questions politiques de l'actualité, liées à l'avenir du monde musulman. La biographie des écrits dont il est l'auteur renvoie souvent à l'œuvre des savants rationalisants dont la doctrine exerçait sur sa pensée une attirance particulière, voir Baydâwi, Zamekhchari, Errâzi, Tabari, Ibn Djarir, Ibn Khaldoun, Hamaça, Ibn Hazm...

Par sa pensée intellectuelle, Bénali Fékar voulait participer à une renaissance de l'opinion rationalisante à l'appui des versets coraniques ou des *hadits* favorisant l'esprit et dont bon nombre continuent d'être à l'écart du système d'enseignement et des analyses du message métaphysique du Coran. Dans son ouvrage inédit, intitulé, *De la fonction, de la richesse d'après le Coran*, rédigé en 1910, il traite, avec ce même esprit d'étude, de la notion de la Richesse en quatre chapitres, où il se livre à une analyse critique traitant des controverses entre les Sunnites (Orthodoxes) et les Mu'tazélites (Rationalistes) et de l'inégalité des conditions sociales. La notion de richesse est ainsi traitée de manière à répondre à des sujets liés à la dogmatique religieuse et enfin, à l'actualité des problèmes d'évolution, voir : la doctrine sunnite et le fatalisme, la résignation musulmane, le malthusianisme, la réaction contre les manifestations du zèle religieux...

En rédigeant ce livre inédit, Bénali Fekar voulait sans doute apporter une réponse à la question qui lui était posée par l'orientaliste allemand Dr Ignac Goldziher (1850-1921) qui cherchait, dans une longue lettre inédite, de savoir " *pour quelle raison les peuples que régit la législation musulmane ne sont-ils pas susceptibles de développer leurs facultés de production ... ?*" (1909, p. 55).

L'éminent orientaliste allemand déjà cité, fondateur de l'islamologie moderne, auteur d'une enquête sur l'avenir de l'Islam considérait, *L'usure en droit musulman et ses conséquences pratiques*, livre publié chez Arthur Rousseau à Paris, thèse de Bénali Fekar, comme « *une étude savante nécessaire* ». Pour sa part, l'économiste Maxime Rodinson (1915-2004), auteur de « *Islam et capitalisme* », y voyait là une œuvre de remise en question qu'il considérait comme, « *faisant référence* ». Dans ce traité des idées nommées « *politiques* » s'y faufilent à travers lesquelles Bénali Fekar aborde avec son talent d'écrivain et sa résistance critique, une série de questions cruciales achoppant à l'avenir du monde musulman. Dans son livre il tente surtout à rendre plus nette la notion religieuse de l'usure

ou « *Riba* » et ses liens de rupture avec la notion de l'intérêt du capital qu'il considérait, « *comme le moteur de développement des sociétés modernes* » (Ibid, p. 60).

La pensée de Bénali Fekar est à contre - courant de la position des théologiens de son temps qu'il juge souvent avec sévérité et « *dont l'esprit doit évoluer vers une conception plus nette de ce que nous appelons le progrès* » (1908, p. 40), écrit – il, dans son livre sur l'usure. L'infime noyau des Jeunes Algériens s'inscrit dans la continuité du mouvement panarabe et c'est pour cela qu'il mérite une recherche et une lecture nouvelle. Il est un moment de transition, un passage de la résistance-refus à un mode nouveau de combat, la résistance-dialogue, celui - ci compatible avec des enjeux qu'imposent une évolution rendue inéluctable. Pour les "Jeunes Algériens" fréquentant l'école française, il était incompréhensible que les droits de l'homme soient bafoués par ceux-là qui, dans leur histoire, les ont proclamés. C'est là, une brève mais riche expérience, menée par l'élite modérée, formée à l'école franco-arabe jetant les premiers jalons de la lutte politique pour l'affirmation des droits du peuple algérien à sa reconnaissance et au respect de son identité et de sa dignité. Une séquence renvoyant à une réalité historique algérienne, et sur laquelle les historiens n'ont tiré aucune conclusion. Autant dire que le sujet concernant les Jeunes Algériens est resté toujours intact, résistant à des clichés enfin, à des lieux communs hérités de la colonisation.

En tentant de casser les frontières qui séparaient les deux sociétés arabe et française, ces évolués ont ouvert les portes pour le dialogue, acceptant l'entente. Ils se sont imposés comme une force politique, créant une attitude nouvelle. Ils étaient porteurs d'un message de paix et de rapprochement, considérant qu'il n'y a de paix ni d'avenir imaginable que dans l'effort d'instaurer le droit et la justice. La filiation avec l'Occident de ces jeunes évolués profondément humiliés par le titre d'indigènes est celle de l'école coloniale qui les a imprégnés, des grands principes universels. La priorité était tout d'abord pour ces « Dandys » de la nouvelle école républicaine, de mettre à nu le caractère inhumain des lois d'exception prévues par le code de l'indigénat promulgué en 1881. On conçoit alors aisément que leur dire politique était de démontrer l'ineptie des lois républicaines appliquées aux Algériens, en contradiction avec les principes de la Révolution de 1789, sur les droits de l'homme.

L'objectif de Bénali Fekar était surtout, pendant son séjour d'étude en France, de faire réagir l'élite française face aux obstacles s'opposant à l'évolution de la société algérienne. Il publiera ses articles dans les plus importants journaux de l'époque paraissant

en métropole : *Le matin de Paris, le Temps, l'Illustration, le Courrier, la Dépêche de Lyon ...* Dans ses conférences il proposait à la France coloniale « *d'intéresser les Algériens dans une large mesure aux bénéfices de la civilisation moderne* », c'est aussi, disait-il, « *développer considérablement les chances de stabilité générale, qui assurent à la vie d'un pays un avenir sans surprises et une prospérité sans risques* » (Tlemcen, une vieille ville musulmane : la société ; R. M. M, 1911). Dans l'ensemble de ses écrits, Bénali Fekar, multipliait ses avis de tempête contre la politique, à courte vue, suggérée par le régime des colons et cela, à l'exemple des formules employées souvent, dans ses écrits ou ses conférences et surtout son fameux : « *jusqu' à nouvel ordre* », une dénonciation sous-jacente qui anticipe à terme la révolution et qui détermine une réalité essentielle, celle d'un combat permanent, contenu dans son discours prononcé en 1905. Dans d'autres situations il aura souvent tendance à aphoriser ou à s'en remettre à Dieu, « *Incha Allah* », avec son sens très codé de l'expression, que les familiers de la langue arabe comprennent sans peine. Ses attaques sont souvent aussi empreintes d'élégances traduisant sa forte culture, sa civilité urbaine enracinée avec l'à-propos qui distinguait autrefois, les gens de la cité.

Pour les Jeunes Algériens, le concept d'assimilation n'est qu'un alibi utilisé pour justifier la colonisation. En parlant d'harmonie Bénali Fekar était cependant favorable au dialogue. A l'avant-garde de l'élite scolarisée, les deux frères essayèrent par l'écrit et la parole d'ouvrir le chemin du dire politique, avec chacun son style. Avec les Jeunes Algériens, c'est le point de départ de la culture politique en Algérie. C'est aussi un moment où l'élite nouvelle allait s'incruster dans l'ordre fonctionnel de la cité. Le rapport de Barbedette rédigé à l'intention du gouverneur général d'Algérie en 1911, signale cette évolution, il écrit : « *Il existe aujourd'hui un assez grand nombre d'indigènes instruits qui se donnent sans y être autorisés comme les porte-paroles de leurs coreligionnaires, et traduisent avec plus ou moins de fidélité leurs désirs ; des journaux se sont fondés à Bône, Djidjeli, Alger, Oran ; et l'administration française n'y est pas ménagée : des cercles et des sociétés se sont constitués dans plusieurs villes. Il faut dire que ce mouvement n'est pas dû uniquement à l'initiative de ceux que M. Barbedette nomme les intellectuels indigènes. On pourrait dire plus exactement qu'il a été provoqué par nous, Français, et qu'il se constitue en grande partie, par le concours d'écrivains, des journalistes ou de personnalités parlementaires françaises* ».

La rigueur des lois répressives du code de l'indigénat, les inégalités et les injustices, le service militaire et l'acquiescement de l'impôt faisaient suffoquer la population dont le

statut de citoyen n'a jamais été acquis. C'est un peu la « *pax romana* » qui exclut la population asservie, forcée de réclamer la justice, le droit et la liberté et cela, jusqu'à l'indépendance. Par l'écrit, il faut entendre surtout les articles de presse, les pétitions, les lettres ouvertes dont on peut apprécier la teneur et la qualité, jouant habilement et avec lucidité sur les griefs et d'autres conflictualités attisées par les puissants colons, chaperonnés par le système des administrateurs et des militaires, d'un système répressif.

Pour Bénali Fekar ce gentleman, homme de la bonne société, orateur et écrivain de talent, son engagement lui vaudra beaucoup de sympathie dans les milieux indigénophiles en métropole où il était constamment sollicité à donner des conférences ou à publier des articles alors que dans son pays où la parole était restée plombée. Les colons considéraient toute mesure politique ou économique prise en faveur des « indigènes », comme une menace pour leurs privilèges.

A la résistance des Vieux turbans, défenseurs de l'ordre traditionnel, opposés à tout dialogue, la jeune élite politisée fera en sorte de trouver le chemin le choix vers la construction d'une nouvelle société basée sur un modèle attaché au crédo de la modernité en partant des lignes demeurées immuables et appelant aux ruptures nécessaires pour surmonter les faiblesses et rénover le pays. Son aspiration politique était de tendance forte en faveur de la construction d'un état moderne, avec pour devise : le progrès de la société.

III- Les "Jeunes Algériens" : *Un mouvement né en réaction à l'immobilisme*

Les Jeunes Algériens en tant que mouvement est né en réaction à l'immobilisme. Il est fortement attaché à l'histoire de ce pays et à sa résistance. Il est le fait d'une société dont l'élite nouvelle a tenté d'être le porte-parole pour dénoncer la logique infernale qui lui était imposée. Son parcours politique et intellectuelle fait partie de notre expérience. Il constitue le passage d'une pensée classique à une autre pensée plus compatible avec les enjeux des temps modernes.

C'est la frange composée de l'élite évoluée formée à l'école franco-arabe qui jettera les premiers jalons de cette lutte à la fois politique et culturelle pour l'affirmation des droits du peuple algérien. En tant que force politique moderne, le combat de l'élite est le résultat d'un compromis. Il a frayé le chemin vers l'expression des attentes de la population prise à l'état de son propre silence. Avec ce mouvement d'expression politique, c'est la naissance de la conscience algérienne moderne portée par la frange des jeunes évolués, les Jeunes Algériens en référence aux Jeunes Turcs, ces intellectuels et officiers libéraux réformateurs

qui contraignirent le sultan Abdelhamid II, à restaurer la constitution en 1908, puis à le faire abdiquer en 1909. « Jeunes Turcs » est l'expression de la modernité au moment où ils vont mettre à bas le régime du califat, dans lequel religion et politique étaient inséparables.

Au tournant de cette nouvelle phase de lutte, les Jeunes Algériens feront preuve d'une élasticité de l'esprit pour à la fois accepter et convaincre, avec l'espoir de mettre fin au cauchemar d'une domination. Leur politique insufflera une énergie qui se traduira par la fondation de cercles à vocation de rapprochement et d'échanges, avec le concours de mécènes, traduisant par là, dans les faits, son irrésistible volonté de progrès et de réformes profondes anticipant sur les futures révolutions intellectuelles arabes. Dans les vieilles cités, le mouvement des Jeunes Algériens, émergeant est synonyme de sursaut d'éveil et de floraison intellectuelle.

En dehors de la musique les jeunes cultivés s'évertueront de réagir contre le sommeil intellectuel par le théâtre qui s'installera dans les cercles et dont les représentations se faisaient dans de petites salles ou à ciel ouvert, dans des lieux populaires. Les auteurs de pièces étaient des professeurs d'arabe, les instituteurs, des médersiens mais aussi, les commerçants et l'élite traditionnelle. Tlemcen comptera l'une des premières troupes théâtrales fondée en 1913, par le professeur d'arabe et auteur, Si Ghouti Bouali (1863-1932). Le choix des sujets fera surtout, ressurgir le passé, avec des pièces jouées en langue arabe. En dehors des écoles libres, les bibliothèques privées fournissaient la lecture d'ouvrages savants, en langue nationale.

Ce renouveau intellectuel et artistique fut à l'origine de l'essor qu'a connu la musique classique dite andalouse ou populaire avec sa mosaïque de genres spatiaux relevant d'un registre à part : « *haouzi* », « *gherbi* », « *haoufi* »... puisant dans le riche terroir de la culture populaire algérienne et maghrébine. Ce moment culturel verra l'apparition des premiers concertistes : Mostéfa Aboura, Mostéfa Ben yadi ... Il sera également couronné par de nouvelles conquêtes dans les domaines de la création artistique et la sauvegarde du patrimoine. La communauté juive, cohabitant dans l'entente et dans un compromis séculaire, participa à ce moment d'éveil par la création de la première imprimerie arabe. Celle-ci sera éditrice des corpus des consultations ou avis juridiques, rendues par le « *Madjlis al-ilmi* » de Tlemcen, jusqu'à son extinction en 1919, par arrêté préfectoral.

Cet instant marqué par l'activité de ses cercles allait certes changer la vie des jeunes leur proposant un destin. Les élites de la rupture eurent pour originalité de dynamiser une

vie culturelle et artistique à l'effet d'ancrer définitivement l'esprit de renouveau dans un pays meurtri et que l'administration coloniale considérait, comme déjà soumis définitivement, à la fin du 19^{ième} siècle.

Le premier acte de l'histoire de la modernité allait naître au milieu de cette phase défensive pendant laquelle s'opérait une réflexion profonde sur soi, pour des mutations décisives. Les valeurs de progrès seront parfaitement intégrées et au cœur de leur dialectique de pensée et d'action.

Chez les « Jeunes Algériens » il y a cette exigence du temps qui les a conduit à mener une guerre intelligente contre l'occupant colonial. C'est la classe, celle des francisés inspirés par l'école. Ils représentaient une opinion moyenne suscitant le changement contre la passivité. « *Houqoq* » ou droits, « *Taqaddoum* » ou évolution symbolique de progrès par l'instruction, voilà ce qui figurait en profession de foi dans le lexique des termes qu'ils exaltaient pour défendre leur projet politique d'émancipation.

A propos de ces deux slogans, Bénali Fekar écrit dans un long article publié à la revue du monde musulman en 1911 : «...*C'est dans ces conditions que j'ai entendu murmurer et soupirer après une extension des droits politiques appelés "houqoq". Le mot bien que nouveau dans cette acception, sonne assez nettement aux oreilles des indigènes. Comme tous les Musulmans, les Algériens commencent à concevoir que l'Islam n'est pas l'immuabilité, mais la parfaite compatibilité avec le progrès (taqaddoum) qui apparaît maintenant comme l'unique moyen de salut, car seul il peut assurer une existence moins pénible sans négliger leurs devoirs en vue de l'autre monde. C'est le crédo de l'esprit nouveau qui s'infiltré depuis de nombreuses années dans le monde musulman et dont les manifestations éclatent aux yeux de tous avec intensité et une rapidité que la logique la plus rigoureuse a peine à expliquer* ».

Dans cet article, « *La ligne politique des Jeunes Algériens y est parfaitement exprimée* », souligne l'historien G. Meynier dans son livre, *L'Algérie révélée*, Droz, Genève, 1982. Les jeunes éveilleurs de conscience, les conservateurs gardiens de la foi, les réformistes appelant à l'orthodoxie des preux ancêtres dessinent, à force de traits particuliers, le paysage socio-politique et culturel en Algérie, au début du 20^{ième} siècle.

Tlemcen offrait un microcosme particulier à d'étude de ce mouvement politico-culturel avec toutes les couches agissantes de sa société. Le maillage associatif qu'il a impulsé est dans une démarche organisatrice. Il a offert la possibilité aux jeunes de l'élite de

s'impliquer dans l'espace public et, en s'imposant, de conquérir l'acte de la parole et du dire politique.

En expérimentant le dire politique, ces évolués acquis aux idées héritées de la révolution française, ont ainsi bouleversé les comportements et les conduites traditionnelles, jetant en même temps les germes intéressants d'une mobilisation et d'une prise de conscience, au milieu de la société citadine, où ils ont fini par avoir pignon. Au début du 20^{ième} siècle, l'élite algérienne allait prendre conscience des autres moyens de résistance. Politique et culture étaient à leurs yeux inséparables pour transformer l'immobilisme de la société. A propos de culture, certains évolués la voudront moins passéiste et nostalgique, d'autres plus moderne pour être plus conforme avec le contexte idéologique, en rupture avec la colonisation.

IV- Les « Fatyans » ou les jeunes fréquentant les clubs ou 'nadis''

Bien avant la création de l'association des Oulamas Tlemcen était déjà reconnue parmi les milieux des savants-lettrés, favorables à la réforme. Elle a accueilli outre Cheikh Ben Badis, mais aussi, Cheikh Said Zahiri (1900-1956) qui eut à jouir aussi « d'une grande reconnaissance », parmi la population, précise le professeur et homme politique, Abdelkader Mahdad (1898-1987). Cette figure de la culture et de la poésie était connu comme journaliste, pas langue de bois, ayant publié de nombreux articles dans les journaux sud-américains, paraissant en langue arabe. Ce journaliste pamphlétaire quitta Tlemcen après un séjour de plus de cinq années et cela, à cause d'un poème d'un ton « polémique » fustigeant la « mauvaise » gestion des travaux de l'institution des Ulémas, « *Dar al-hadit* », qu'il publia en 1934, enflammant les débats entre les membres de la section de l'association des Oulamas, à Tlemcen".

C'est dans le foisonnement des débats et des idées que sont nées au premier quart du 20^{ième} siècle, dans le milieu des jeunes et moins jeunes, fréquentant les cercles, les premières aspirations nationalistes. Les « *fatyans* » ou jeunes adhérents des « *nadis* » passaient déjà aux yeux de l'administration coloniale comme « une poignée d'agitateurs ». C'est dans le contexte de ce milieu bouillonnant que les forces balbutiantes de renouveau vont s'inscrire dans un vaste mouvement d'idées, avec une approche des facteurs de décadence et de progrès, mais aussi de liberté. L'étude du mouvement cristallisé par la résistance politique urbaine est, de par l'attitude des évolués, très intéressante à l'étude pour mieux comprendre les facteurs d'évolution moderne, de la société.

L'espace intellectuel mobilisé jusque là, majoritairement, par la pensée conservatrice ira, petit à petit, sous l'impulsion de la jeune élite se libérer, puis carrément s'ouvrir, au monde pour partager ses aspirations humanistes de progrès. L'œuvre des frères Larbi et Bénali Fekar, témoins actifs de ce mouvement de l'élite, est très significative de l'impact et du rôle de son élan en faveur de la modernité. Pour mieux étudier leur pensée, nous avons tenu à réunir, après une patiente recherche, l'ensemble ou une partie importante des textes, publiés en annexe, parfois inédits, enfin, d'autres sources, dont des documents originaux qui ont servi de références, à notre interprétation. A notre sens, cet épisode très important n'aura fait l'objet que de rares et incomplets travaux d'études, empreints souvent de présupposés à l'égard de ses animateurs. Certains en ont même terni l'importance pour le motif qu'il s'agit là « d'évolués produits des écoles arabe et française », pendant l'époque coloniale alors, non crédibles pour mériter une place dans l'histoire.

V- Les jeunes Algériens : Quelle alternative?

Le nouveau climat, créé dès le XX^{ème} siècle avec l'entrée en lice des premiers intellectuels algériens de la génération de l'occupation, est celui d'une société civile au milieu de laquelle émergent de nombreuses personnalités jouant un rôle dans la prise de conscience. Les premiers instituteurs au contact avec la société française et imbus de leur culture seront les plus en vue à la tête de ce mouvement des "Nawadis" ou cercles qui, sous le couvert de littérature, de musique et plus largement désignés culturelles se poursuivaient un but politique. Les cercles qui ont essaimé partout dès 1910 à travers toute l'Algérie ont énormément favorisé le passage à une société politisée.

L'histoire entre 1900 et 1920, c'est un peu ce qu'on peut appeler la mémoire d'une amnésie. De quelle identité il s'agit quand le pays est écrasé, bouleversé ? Le problème posé est quelle alternative choisir ? Pour les jeunes Algériens complices, pleins de détermination, le choix était celui du dialogue, dans un intérêt de conciliation. Devant un état de besoin ils amorceront un autre processus de lutte, celui de jouer le pari inverse. C'est le pari de la réceptivité et du dialogue contre le statu quo et le mutisme. C'est là un phénomène périodique, le temps seulement d'une plus grande mobilisation, avant l'exigence nationale. Ainsi, ils vont oser. Le combat des Jeunes Algériens est à la fois une pensée et un langage, mais aussi un combat pour le progrès, une étape inaugurale de cette quête de modernité par l'acquisition des savoirs et un défi possible, lancé pour toujours, à un certain traditionalisme.

Concernant le mode de représentation Bénali Fekar critiquera des manifestations du « bénioiouiisme » et écrit, dans son livre, l'œuvre française jugée par un Arabe : *« On m'objectera que les Musulmans sont représentés dans les Conseils municipaux, dans les Conseils généraux et aux Délégations financières algériennes. Oui ! Cela est exact. Mais ces représentants sont, en majorité, peu aptes à prendre part aux discussions qui intéressent les intérêts généraux et surtout à pouvoir défendre ceux de leurs mandants. Tout le monde sait qu'ils votent invariablement en faveur de toutes les propositions de l'Administration ou du Président qui représente l'autorité supérieure... »*.

L'intérêt du pays est pour Bénali Fekar d'exiger un régime représentatif favorable aux Algériens proposant le changement dans les conditions d'éligibilité ou les modes de recrutement des « représentants des Musulmans » : *« On a vu que les intérêts de la population algérienne qui est de cinq millions d'âmes contre sept cent mille européens, sont faiblement représentés et, d'ajouter plus loin, dans son article paru dans la Revue du monde musulman en 1909, « en Algérie plus qu'ailleurs, les préjugés dominent en matière d'administration algérienne. On ne tient compte ni de l'évolution accomplie par les Algériens, ni de leur état d'esprit actuel nettement favorables aux idées modernes... Il ne s'en suit pas que tous les conseillers ou assesseurs algériens soient illettrés mais c'est le cas de la plupart d'entre eux. Ainsi comment s'étonner après cela, de les voir voter sans chercher à comprendre, le plus souvent, ce qu'on leur demande de faire, d'où le surnom de "béné oui oui" qu'on leur a donné »*.

Le leader nationaliste algérien Messali Hadj était très jeune encore, mais fortement imprégné par le climat d'effervescence intellectuelle et politique créé à Tlemcen par l'entrée en lice des évolués. Plus tard, la Turquie qui succède, en 1923, au règne des sultans, sera aux yeux des animateurs du mouvement des Jeunes Algériens, exemplaire. Le leader nationaliste Messali Hadj (1898-1972) qui, à l'image de Blanqui de la Commune de Paris passa plus de trente années de sa vie en prison, subit l'influence très forte du mouvement de la Jeune Turquie. Les Jeunes Algériens étaient en confluence de pensée avec la révolution Kamalienne dont l'ambition principale était une Turquie libre, indépendante et tournée vers le modernisme. Pour Messali Hadj, la révolution kémaliste était une référence et un prototype.

Dans ses mémoires Hadji Messali raconte son expérience politique et exprime ses sentiments à propos de sa ville natale : *« Tlemcen était à la fois heureuse et fière qu'un de ses*

fils a osé élever la voix», faisant référence au cri de joie qu'il a lancé pour la première fois, lors d'une soirée au café Tizaoui « *vive l'Algérie, vive Mustapha Kémal* ». Evoquant le souvenir de cette élite pusillanime dans son esprit, il observera: « *Nous regardions ces hommes avec admiration et considération. Ils représentaient l'élite de notre cité, et nous pensions qu'ils pourraient prendre notre défense* ». Le combat de Messali Hadj est la synthèse des premières forces politiques ayant germé au début du siècle, sous la férule des Jeunes Algériens.

Bénali Fekar, à son époque comme un échantillon d'humanité et un pacifiste, aimait passionnément sa patrie et ajoutera ainsi son nom au lourd héritage des personnalités intellectuelles, politiques et scientifiques qui ont contribué à l'essor des idées en Algérie, en vue de sa libération et de son progrès moderne. Il laissa une œuvre abondante qui mérite aujourd'hui plus que jamais, d'être étudiée pour une meilleure connaissance du combat politique mené par les intellectuels algériens pendant la période située au tournant de l'époque moderne en Algérie.

Nous concluons cette présentation par cette pensée empruntée à Bénali Fekar dans son livre sur l'usure et qui exprime l'essentiel de sa pensée moderniste: « *Nous ne saurions rester plus longtemps en dehors du mouvement général qui entraîne les peuples modernes vers d'incessantes conquêtes scientifiques sans y prendre part et sans contribuer à leur développement en tant que facteurs même de la civilisation actuelle* ». (Pourquoi les Algériens protestent contre la conscription. Petit journal de Tlemcen, 11 juin 1912)

Critiques et sans complaisance, le souci lancinant de ces deux frères était tout d'abord de comprendre les causes du retard, jugeant globalement la nécessité immense d'un renouvellement des idées chez l'homme musulman contemporain. En cela, ils feront preuve de beaucoup de courage, de lucidité et surtout d'originalité en parlant de reprise historique dans le monde musulman. Leur langage nouveau est parfois décapant remettant en cause les faiblesses internes, les comportements sociaux, économiques, politiques et même religieux, dans ce moment marqué par un grand vide idéologique. L'entrée en modernité est une démarche nécessaire dictée par l'évolution des sociétés et pour cela, le monde musulman « *ne doit pas y aller les yeux fermés sans balises* », considéraient-ils. La colonisation n'étant pas, pour eux, une fatalité.

Bibliographie :

1. L'usure en droit musulman et ses conséquences pratiques, Bénali Fekar, docteur en droit, Arthur Rousseau, Paris, 1910.
2. La commande (EL QIRÂD) en droit musulman, Bénali Fekar, docteur en droit (Es sciences politiques, économiques et juridiques), lauréat de la faculté de droit de Lyon, Librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, Arthur Rousseau, Paris, 1919.
3. De la fonction de la richesse d'après le Coran, Bénali Fekar, docteur en droit (manuscrit inédit).
4. L'œuvre française en Algérie jugée par un Arabe, Conférence, imprimerie Cagniard, Rouen, 1905.
5. Leçons d'arabe dialectal algérien marocain, Bénali Fekar docteur en droit, professeur près la chambre de commerce, Lyon, 1911.
6. -Les Algériens musulmans et la France (1871-1919), Charles-Robert Ageron, Presse Universitaire de France, Paris, 1968.
7. -Eléments d'histoire culturelle algérienne, Djeghloul Abdelkader, ENAL, Alger, 1984.
8. -Les lettrés intellectuels et militants en Algérie 1880-1950, OPU, Alger, 1988.
9. -Messali Hadj (1898-1974), pionnier du nationalisme algérien, Benjamin Stora, Rahma, Alger, 1991.
10. -L'Islam et l'Occident, Cahiers du Sud, 1947.
11. -Les Etats de l'Occident musulman aux XIII, XIV, XV^e siècles, Atalla Dhina.O.P.U –E.N.A.L, Alger, 1984.
12. -Ulémas fondateurs, insurgés du Maghreb, Jacques Berque, Sindbad, Paris, 1982.
13. -La mouvance et la pause, Wadi Bouzar, S.N.E.D, Alger, 1983.
14. Le réveil du monde musulman, F. W. Ferneau, éditions du Seuil, 1953.